

« Un beau visage à tous sens » : Romain Rolland

par Jean Lacoste

D*eux hommes se rencontrent* : le titre que Marie Romain Rolland a choisi pour l'édition de la correspondance entre son époux et Jean-Richard Bloch pourrait s'appliquer à cette remarquable et célèbre photographie. Peut-être faudrait-il alors dire « deux ascètes se rencontrent », dans la symbolique forte d'un face à face entre l'Orient et l'Occident, ou, selon la formule de Goethe, d'un « divan » oriental-occidental. La haute figure de gauche, enveloppée dans sa large houppelande grise, semble sur la réserve et comme tendue sous l'objectif du photographe. Son regard est presque inquiet, même si le visage d'un bel ovale conserve un je ne sais quoi d'aristocratique. Le manteau gris, qui mériterait le beau nom de pèlerine – le vêtement du pèlerin ... – s'est écarté pour révéler une veste noire, agrémentée d'une élégante pochette blanche et d'un col de clergyman. On devine un gilet. L'autre figure, à droite, enveloppée presque frileusement dans son vêtement blanc – un « burnous » dira Romain Rolland – semble bien calée dans le lourd fauteuil et regarde, quant à elle, avec amusement le photographe. Avec même quelque condescendance ironique, et le détachement d'un maître de la politique. Entre eux, sur le bureau-secrétaire, une machine à écrire, fermée, des dossiers bien rangés, comme des manuscrits et des casiers pour les lettres... À l'arrière-plan, le papier peint à fleurs d'une pièce anonyme et sans grâce. Nous sommes dans la chambre de Romain Rolland à Villeneuve, dans la villa Olga que l'écrivain occupe depuis les années vingt, dans le canton de Vaud, à la pointe orientale du lac Léman.

Cette rencontre eut lieu lors de la visite que Gandhi fit en Europe en 1931. Dans les pages de journal publiées sous le titre *Inde*, Romain Rolland a d'abord noté l'impression que sa sœur Madeleine put avoir en accueillant le *leader* de l'Inde à Marseille, le 11 septembre 1931: « Il est petit, la tête bien faite, non pas chauve, mais tondue ras ; laid et sympathique (...) des yeux très vifs derrière de grosses lunettes qui vous regardent bien en face, et jusqu'au fond, – beaucoup de malice et d'humour, auxquels succèdent instantanément un grand sérieux, la concentration. »¹ Quant à Romain Rolland lui-même, il décrit ainsi l'arrivée de Gandhi au seuil de la villa Lionnette – la villa voisine où habite Madeleine, la sœur de Romain Rolland, qui, angliciste, sert d'interprète – en septembre 31 : « Je vois arriver dans un burnous blanc, la tête nue sous la petite pluie, les jambes nues, maigres échasses, le petit homme à lunettes, édenté, qui rit. »²

Les entretiens ont lieu sur plusieurs jours, en décembre 1931 ; Romain Rolland après avoir détaillé dans son journal avec force de détails la physionomie de Gandhi – « les joues et le reste du visage, de forte substance, n'ont pas le réseau de rides de nos visages européens »³ – ouvre la discussion, avec le truchement de sa sœur, par un exposé très politique qui dénonce la responsabilité des puissances d'argent dans « l'état moral et social de l'Europe continentale » : « Je montre – dit-il

1 *Inde. Journal 1915-1943*. Nouvelle édition augmentée de textes inédits, Paris : Albin Michel, 1960, p. 303 (septembre 1931).

2 *Op. cit.*, p. 309.

3 *Op. cit.*, p. 311.

– le vrai visage, caché, de la politique, qui n’a commencé d’être soupçonné par nous que vers le milieu de la guerre, l’Argent, les grands aventuriers et les capitaines d’industrie (...), les trusts et cartels internationaux, – et leur suprématie, de jour en jour affirmée sur les États et, par la presse achetée, sur l’opinion. » Seul, par conséquent, le « prolétariat ouvrier » pourrait offrir une « non-résistance efficace » et s’opposer à ce que Romain Rolland appelle « l’Oktopus », la pieuvre de la finance. C’est un langage de combat, de lutte des classes, que Gandhi, fidèle à sa règle de « non-résistance » et de « non-acceptation », ne peut accepter, et les réponses qu’il donne, *in fine*, aux questions transmises par Romain Rolland de la part de la *Révolution prolétarienne* de Pierre Monatte montrent l’abîme qui sépare alors, au plan politique, l’apôtre de la non-violence et celui que la presse suisse appelle « le bolchéviste Romain Rolland », lequel ne manque pourtant l’occasion d’interroger le Mahatma sur la spiritualité de l’Inde. Quoi qu’il en soit, « à la fin de cet entretien – dit Romain Rolland – le photographe reporter de Genève, Max Kettel,⁴ qui a pris une série d’excellentes photographies instantanées de Gandhi et de Mira à Villeneuve (se promenant ou dans le jardin de la villa), obtient de prendre deux poses de notre petite assemblée dans ma chambre. »⁵

Cette photographie, qui met en présence de deux visages étrangement bien apparentés malgré la différence des postures corporelles, a la valeur d’une icône, dans la mesure où c’est, en partie, Romain Rolland qui a fait connaître et a le premier défendu l’action de Gandhi, notamment avec la *Vie de Gandhi* publiée en 1924. Dans ses grands appels de 1914-1918, il avait déjà transcendé les frontières nationales en invoquant l’Europe contre les nationalismes en

guerre, mais ses propos visaient déjà au-delà de ce vieux continent, en appelait aux « peuples assassinés » (janvier 1916) et à l’humanité tout entière. *Membra sumus corporis magni*, « Nous sommes les membres d’un même corps », dit une formule de Sénèque, le philosophe stoïcien, que Romain Rolland reprend souvent à son compte. La « Déclaration d’indépendance de l’esprit » de 1919, signée par des intellectuels du monde entier, avait honoré « la seule Vérité, libre, sans frontières, sans limites, sans préjugés de races ou de castes » ;⁶ grâce à sa sœur, Madeleine, il avait pu avoir accès aux documents du combat de l’Inde contre la domination anglaise, il avait pu également s’initier à la pensée mystique moderne de l’Inde et y avait consacré deux ouvrages, l’un sur Ramakrishna (1929) et l’autre sur son disciple, Vivekananda (1930). Il s’agissait moins de se convertir à l’hindouisme que de prendre conscience des convergences avec la pensée mystique occidentale telle qu’il l’avait découverte dans le fameux livre de l’abbé Bremond, *L’Histoire littéraire du sentiment religieux*, et de réaliser un « Évangile universel », commun à tous les hommes.

Mais le paradoxe est qu’à l’époque où se déroule la rencontre, au début des années trente, Romain Rolland a déjà dépassé ou surmonté le stade de la pensée indienne, et s’est rallié vers 1929 au communisme, qu’il perçoit essentiellement, non comme une philosophie matérialiste, fût-elle dialectique, ni comme une forme d’action organisationnelle, mais comme le seul rempart contre le fascisme. En d’autres termes, quand il accueille Gandhi, sa pensée est déjà ailleurs, elle a engagé un nouveau combat et c’est pour cela qu’il essaie en vain de dissuader Gandhi de se rendre en Italie et de rencontrer Mussolini.

Revenons aux visages, qui, dans la photographie, focalisent l’attention, à ces deux visages qui se font face,

4 Membre fondateur et président de l’Association genevoise des reporters-photographes (1902-1961)

5 *Inde*, p. 361.

6 Les Précurseurs, p. 224.

qui se jaugent, qui s'affrontent peut-être. Hypocrisie ? Masque ? Incompréhension ? Gandhi sourit, comme détaché. Les questions de Romain Rolland, qui l'interroge sur le socialisme, ne peuvent le toucher : son combat est ailleurs. Romain Rolland, lui, est dans une position plus fausse. D'où peut-être la tension attentive que l'on perçoit dans son visage, qui contraste avec la sérénité détachée du Mahatma.

D'une façon générale, le visage est l'expression la plus immédiate et la plus visible de l'individualité, et le Romain Rolland romancier ne pouvait manquer de s'intéresser à cette manifestation de l'invisible, de l'âme, de l'esprit, de la psyché dans le corps. Dans le visage affleure en effet quelque chose qui ne se confond pas avec le corps, tout en lui étant pourtant intimement lié. Il décrit, par exemple, en ces termes son amie de Rome, Malwida von Meysenbug, à l'automne de sa vie : « Les yeux de Malwida étaient larges aussi, et leur texture était d'une autre vigueur que sa frêle personne : dans le globe saillant, l'iris était bleu-clair, mais la prunelle métallique entraînait en vous, allait droit, allait loin. Rien n'était mièvre dans ce visage. (...) Et le plus frappant, avec le regard de tendre acier, était le pli viril au coin des lèvres, une vie inscrite de solitude, d'épreuves dures, d'espérances déabusées, et d'énergie, que sanctifiait un sourire de bonté⁷. » C'est toute la vie de l'auteur des *Mémoires d'une idéaliste* que Romain Rolland croit pouvoir lire sur le visage de sa vieille amie, qui avait connu l'exil à Londres après la Révolution de 48 en Allemagne.

Un visage ne serait-il pas, en effet, une « vie inscrite » ? Romain Rolland a été souvent photographié, et l'on a ainsi des traces photographiques du jeune normalien, du jeune marié avec Clotilde Bréal, de l'écrivain célibataire de *Jean-Christophe*, du sage révolté de Villeneuve, sans parler des portraits en couleurs de Gisèle

Freund. Romain Rolland ne donne jamais le sentiment d'être à l'aise devant la caméra, son visage reste grave et peu souriant, même quand il est assis sur un banc avec « Macha » (Marie Romain Rolland), ou, dans les années quarante, se trouve au milieu des vignerons de Vézelay ; tant Romain Rolland a des rapports difficiles avec son corps, depuis l'enfance. Il souffre sans cesse, depuis son toute jeune âge, d'une sorte d'étouffement, que viendront aggraver les séquelles du grave accident de 1910 (lorsqu'il est renversé par une voiture). Son visage ascétique est le fidèle reflet de cette individualité souffrante.

Dans une lettre à Pierre Abraham – le frère de Jean-Richard Bloch – qui, dans son ouvrage *Figures*, avait tenté de reprendre la démarche des physiognomonistes du XVIII^e siècle comme Lavater et de lire la personnalité d'écrivains comme Rousseau ou Mallarmé à partir du visage, Romain Rolland avait écrit, le 22 janvier 1930 : « Vous vous êtes attaqué au problème le plus passionnant pour quiconque jouit du miracle des yeux : à l'explication du visage de la vie. » Il observe ainsi que le visage de Péguy évoque « le contact d'un acier incandescent ».

Mais, au-delà de l'individu, il y a Dieu, un Dieu, une divinité dont « l'éclair » de Spinoza lui a révélé la vraie nature. Le Dieu de Romain Rolland n'a pas, lui, de visage. Sur ce point Romain Rolland rompt nettement avec le catholicisme de sa mère et même, pourrait-on dire, avec le christianisme, dont la pensée la plus profonde est l'Incarnation, le devenir-homme de Dieu, et donc son devenir-visage. Le Dieu de Romain Rolland, tel que ce dernier le découvre dès ses années de normalien dans une profession de foi intitulée « Credo quia verum », et tel qu'il est décrit dans sa présence brûlante dans « Le Buisson ardent » de *Jean-Christophe* (1911), n'est pas un Dieu incarné, ni même une personne, même si Jean-Christophe s'adresse à lui en lui disant « tu ». C'est un Dieu en marche, une force obscure qui combat avec l'homme et qui semble se confondre avec

- 137 -

⁷ Romain Rolland, *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*. Nouvelle édition augmentée de textes inédits, Paris : Albin Michel, 1959, p. 146 et suiv.

une large humanité insérée dans une histoire cruelle. Et dans la marche en avant de l'humanité, l'individualité n'est rien, le visage de l'individu s'efface, il n'est que la manifestation passagère de la volonté divine, de la force indéterminée qui mène le monde sur « la route en lacets qui monte ».⁸ L'âme « enchantée » – prisonnière de son individualité – doit apprendre à se « désenchanter » et à se fondre dans ce vaste mouvement. Elle ne survit qu'en rejoignant « l'Être sans visage, sans nom, sans lieu, sans siècle, qui est la substance et le souffle de toute vie »⁹

Peut-être touche-t-on ici à la difficulté que, par des voies opposées, le romancier et l'homme engagé chez Romain Rolland ont essayé de surmonter. Entre l'individualité qui anime le visage des êtres aimés et le Dieu sans visage qui mène le monde, ce Dieu en qui se résolvent les contradictions, ou en qui elles parviennent à coexister, comme assurer la synthèse ? Comment être soi dans l'authenticité de sa vie individuelle, de sa « situation » historique, aurait peut-être dit Sartre, et, en même temps, être ouvert à ce qui est au-delà de soi ? À ce qui est plus large que soi ? Il y a quelque chose de précieux dans ce moment que représente, qu'incarne l'individu, dont le visage est la plus claire expression : « tous ses chers visages que vous évoquez, tous nobles, chacun à sa manière, nous rendent le sentiment de la vie vraie », écrit, avec finesse, Jean Guéhenno dans la lettre qu'il adresse à Romain Rolland au sujet du *Voyage intérieur*.¹⁰ En même temps, seul le vaste mouvement cosmique qui met tout en branle mérite notre adhésion.

8 « La route en lacets qui monte », article publié dans *Le Carmel* de Charles Baudoin à Genève, en décembre 1916 et repris dans *Les Précurseurs*, p. 14 et suiv. L'image vient d'Ernest Renan.

9 *Le Voyage intérieur*, Paris : Albin Michel, 1942, p. 31. Cité par Anne Mounic dans *Jacob ou l'être du possible*. Paris : Caractères, 2009, p. 290.

10 Lettre du 31 mars 1942, *Cahiers Romain Rolland*, n° 23, p. 398.

C'est le drame de la Révolution française qui dévore ses enfants, ses plus nobles esprits, dans le cycle de huit pièces que Romain Rolland écrit à ce sujet, c'est le drame de la Révolution russe, cette « grande lueur à l'Ouest » qui prend dans les années trente de si sombres couleurs.

Aux yeux de Romain Rolland, la réponse pourrait résider dans cette forme de colloque des individualités que l'on voit illustrée par la photographie de 1931 et que nous appellerions la politique du face à face. Entre les individualités qui ont toutes leur visage propre et le Dieu sans visage, il existe une médiation possible, le face à face, la mise en contact des visages et des individus, le vis-à-vis. N'est-ce pas ainsi que Romain Rolland conçoit la politique ? D'abord comme un appel, une adresse, une lettre ouverte, un message, une interpellation. Dans l'instant même où se font sentir les forces implacables du Destin, du *Fatum*, il risque une tentative personnelle pour faire appel à l'autre, face à face, dans une sorte d'entretien personnel. N'est-ce pas le sens de l'appel célèbre d' « Au-dessus de la mêlée » de 1914 ? N'est-ce pas le sens des conversations avec Gandhi dont la photographie a préservée la trace lorsque Romain Rolland l'interroge sur son rapport au socialisme ou la non-violence ? N'est-ce pas le sens de ce pathétique entretien « face à face » avec Staline lors du voyage à Moscou en 1935 ? N'est-ce pas aussi le sens du combat, admirable, de Romain Rolland pour réunir les intellectuels, les artistes et les écrivains autour du mouvement Amsterdam-Pleyel dans les années 30. Politique du face à face, politique du visage, dans lequel l'engagement militant n'oublie pas l'irréductible diversité des individualités.

« L'action la plus efficace qui soit en notre pouvoir à tous, hommes et femmes, – avait-il écrit en janvier 1916 – est l'action individuelle, d'homme à l'homme, d'âme à âme, l'action de la parole, l'exemple, par tout l'être » (« À l'Antigone éternelle », dans *Les*

Précurseurs, 1919, p. 32) Romain Rolland sait que l'histoire et la politique peuvent briser les individualités avec l'indifférence de l'énorme Juggernaut hindou qui avance sans se soucier de la masse des fidèles qui l'entourent et qu'il écrase, mais il ne se résout pas à ce fatalisme hégélien, à cette résignation dialectique, et il fait le pari, non de l'individu seul, de la voix solitaire, mais de l'individualité partagée, du face à face, du visage en face de l'autre, ainsi « dévisagé » et mis devant ses responsabilités. Illusion sans doute, qui trouve ses limites, comme le montrent l'exemple décevant des conversations avec Gandhi et celui tragique des contacts avec Staline, mais qui honore celui qui n'a pas voulu perdre l'espérance du face à face.

« Un beau visage à tous sens » : Marie Romain emprunte à Montaigne cette lumineuse expression pour désigner le choix de lettres qu'elle publie en 1967, dans le n° 17 des Cahiers Romain Rolland, et qui reflète bien la diversité incroyable des correspondants, connus ou inconnus, avec lesquels Romain Rolland engage le dialogue avec une vigueur, une sincérité qui ne peuvent manquer de séduire. C'est Romain Rolland lui-même qui avait noté cette formule de Montaigne à propos de La Boétie : « C'était vraiment une âme pleine et qui montrait un *beau visage à tous sens* ; une âme à la vieille marque et qui eût produit de grands effets, si sa fortune l'eût voulu, ayant beaucoup ajouté à ce riche naturel par science et par étude. »¹¹ De fait, entre l'individu, dans la singularité de son existence, de son visage, et cet Être anonyme que, faute de mieux, Romain Rolland appelle la Vie ou l'Humanité, comment établir un lien ? Par le face à face sans doute, comme ce colloque si symbolique entre Gandhi et Romain Rolland. Mais dans le vaste monde, dans l'espace mondialisé dans lequel Romain Rolland vit déjà – en contact avec l'Asie, l'Amérique, bien

loin de l'Europe et ses « vieux parapets » (Rimbaud) – c'est la correspondance qui, à cette époque, établit des ponts. C'est donc à juste titre que Marie Romain Rolland donne ce titre un peu énigmatique à ces échantillons d'une correspondance dont il y a peu d'équivalent au XX^e siècle, tant par ses dimensions et par la diversité des correspondants (Freud, Einstein, H. Hesse, Claudel, Péguy, Alain, Richard Strauss Tagore, et bien d'autres, plus humbles) que par l'indiscutable hauteur de vue de l'écrivain : tentative illusoire peut-être, « pathétique », pour reprendre le terme de B. Duchatelet, mais combien digne pour recréer à l'époque moderne, mondialisée, à l'heure de la communication, de la technique, et des conflits industrialisés, le face à face fraternel des visages.



Visage gelé, 1. Photographie d'Alfred Dott.

¹¹ Montaigne, *Essais*, II, xvii, Paris : Gallimard, « Pléiade », 1962, p. 643.



Gabrielle Bernheim. © Claude Brémont.